

T'es selfie ou t'es pas selfie ? Selfish, peut-être...

Art “Je suis là” est une expo bruxelloise dont le titre clin d’œil rappelle le texte implicite d’un selfie de nous devant le Taj Mahal ou dans un restau branché. Une occasion de réfléchir, avec les artistes, sur la manière, qu’on a, tous et toutes, de se représenter. Il y est question du selfie et de comment on y résiste – ou pas.

Entretien Aurore Vaucelle

Des visages, des bobines, des faciès, en voulez-vous, en voilà, des “je suis là”. Ah, oui, on t’a vu, on n’a pas pu te manquer, on a vu ta tête dans l’expo qui s’est ouverte ces jours-ci à l’espace Vanderborgh, dans le centre de Bruxelles. Et il y a du monde dans les travées: un Dürer chiffonné, (un dessin, au crayon); un Rembrandt échevelé; le fauve Henri Evenepoel en mode grimaces devant le miroir, Wim Delvoye qui préfère montrer ses fesses plutôt que sa face – et on le “reconnait” bien là (*Anal Kiss*, 2000) –, on encore Sonia Delaunay (avec *Moi-même*, 1970), aux traits étrangement abstraits, bien qu’il ne fasse aucun doute que cette image la représente, elle et personne d’autre. D’ailleurs, à ce propos, quelle image avez-vous choisie de vous-même pour votre profil de réseaux sociaux ?

C’est de cela qu’on vous parle, avec Anne-Sophie Radermecker – dont le selfie au miroir accompagne ce dossier. Historienne de l’art titulaire de la chaire d’économie des arts et de la culture à l’ULB, mais aussi commissaire scientifique de ladite expo, elle prend le temps de déplier les concepts inhérents à la représentation de soi, car, personne n’y échappe, à ce que dit son selfie.

L’autoportrait est une pratique qui traverse l’histoire de l’art. En parallèle, dans le contexte actuel, avec le smartphone qui s’est démocratisé, tout le monde peut s’“autoreprésenter” en un clic. Cela n’a pas toujours été le cas. Depuis quand on s’autoreprésente-t-on ?

Au tout début de l’histoire de l’art, il est difficile de déterminer quand on a affaire à des autoportraits. Certaines origines les feraient remonter à l’Antiquité.

Nous entamons notre expo au moment où l’autoportrait devient une forme de genre : au XV^e siècle. Avec un artiste “belge” – qui vit dans les Pays-Bas méridionaux, il s’agit de Jan Van Eyck. Un des premiers autoportraits reconnus de l’histoire de l’art correspond à sa peinture des *Époux Arnolfini*, en 1434, dans laquelle il se représente en tant que peintre dans le reflet du miroir. Un autoportrait indirect qui permet de laisser une trace, et ce n’est pas anodin à une époque où les artistes vivent une reconsidération du statut de l’artisan vers l’artiste. L’autoportrait est une manière d’affirmer la paternité de l’œuvre, les signatures ne sont pas encore fréquentes à l’époque.

On situe donc le développement du genre de l’autoportrait au XV^e siècle, avec Albrecht Dürer (1471-1528), puis, bien plus tard, Rembrandt (1606-1669).

L’autoportrait est aussi lié à l’histoire de la culture matérielle, car il nous faut un miroir pour nous voir et vouloir nous dépeindre. Les premiers miroirs datent du XIII^e siècle (une plaque de métal convexe). Puis ce sont les miroirs au mercure, inventés à Venise...

En réalité, c’est au XV^e siècle que l’on connaît cette innovation réelle avec les miroirs étamés (*La méthode d’étamage consistait à revêtir une plaque de verre d’un alliage de mercure et d’étain*, Ndlr), qui apportent une bien plus grande précision.

Car, oui, l’autoreprésentation dépend du contexte social mais aussi des innovations technologiques: le miroir, la photographie au XIX^e siècle, puis toute une série d’innovations successives qui facilitent l’autoreprésentation: le déclencheur à distance, le photomaton (*inventé il y a 100*

ans, Ndlr); l’appareil photo familial puis le téléphone portable maintenant, avec ce système de “revers” installé dans les fonctionnalités du téléphone.

Souvent, on pense que pour s’autoreprésenter, il faut se regarder dans un miroir. La notion d’autoportrait, en particulier avec les avant-gardes au XX^e siècle, a mis une distance par rapport à cela: la représentation de soi n’est pas forcément un rendu physiognomique. Parfois, des autoportraits ne “ressemblent” pas (*on pense à l’Autoportrait dans le miroir*, de Léon Spilliaert, Ndlr).

Il faut aussi prendre le temps de se regarder soi pour faire son autoportrait, ce qui nécessite un rapport à soi, un intérêt pour soi.

Absolument, et c’est avec Rembrandt que cela commence, quand il se représente à différents âges de sa vie. L’autoreprésentation devient un laboratoire identitaire: on se questionne soi par rapport aux autres, et on instaure, par ailleurs, une affirmation de soi. Parce que l’autoreprésentation est avant tout un outil de communication sociale qui permet de faire le lien entre le soi et la société.

Même si on peut quand même faire une différence entre l’autoportrait de Rembrandt et notre selfie vite fait !

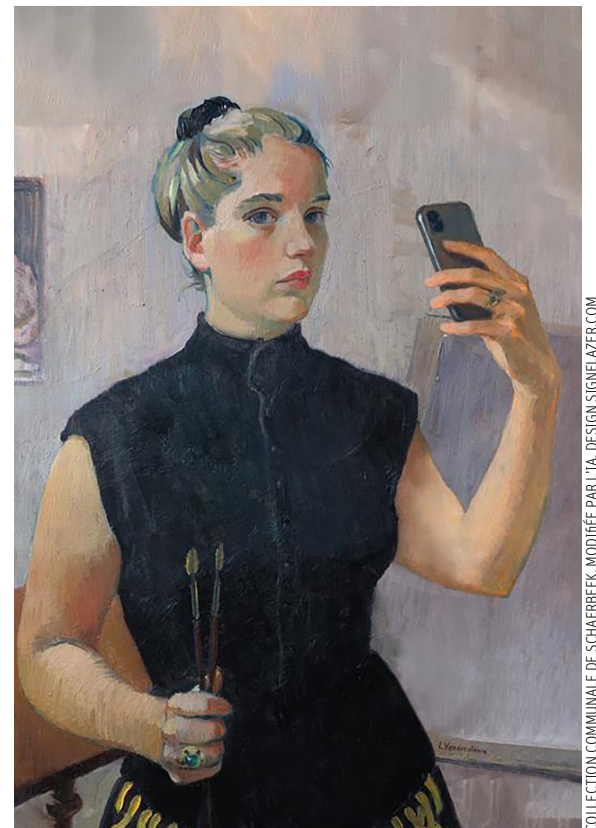
Dans les autoportraits plus classiques, on s’affirme comme artiste. Ceci est valable pour les femmes artistes qui, grâce à l’autoportrait, confirment leur présence pro-



“D’un geste devenu très quotidien de se prendre en photo, on a cherché à trouver la signification.”

Anne-Sophie Radermecker

Ici en selfie dans l’expo dont elle est la commissaire.



Œuvre de l’artiste belge Lucienne Vandervinnen, “Autoportrait”, 1953. Issue de la collection communale de Schaerbeek et modifiée avec facétie, à l’aide de l’IA.